

TORT IRRÉPARABLE



Madame Smith.—Pourquoi n'as-tu pas parlé à madame Dominique ? Avant notre mariage, vous étiez en si bons termes !
Monsieur Smith.—Oui. La malheureuse ! Elle m'a refusé. Je ne le lui pardonnerai jamais de ma vie.

aurait cherché à vous tromper ; cela aurait-il mieux valu, dites ?

—C'est vrai ! mais je vous aurais tant aimée, voyez-vous ! que savoir comme cela, tout d'un coup, que jamais... Et vous disiez qu'il y avait dans le monde des gens qui avaient besoin de moi ! s'écria le sergent avec une recrudescence de chagrin, et j'ai été assez sot pour croire...

—Quo c'était de moi que je parlais ? Vous aviez raison !

—C'était de vous, Cathelinette ! mais expliquez-vous !

—Oui, il me faudrait trouver, Francian, un homme assez généreux, assez loyal pour me donner un dévouement entier, aveugle, en échange de l'amitié sincère que je lui offrirais. Vous sentez-vous le courage d'être cet homme là, Francian ?

—Un dévouement entier, aveugle, pour vous ?

—Pour moi et pour les miens ?

—Pour votre père ?

—Oui !

—Et pour celui que vous aimez ?

—Oui !

—Mais de quoi donc s'agit-il ?

—Il s'agit de vie ou de mort !

Le soldat tressaillit. Un vague soupçon, déjà éveillé par certaines paroles du bonhomme Bernard, lui revint en mémoire.

—Eh bien ? interrogea Cathelinette pâle et hâlante.

—Je vous ai dit que j'étais à vous, fit rapidement le jeune homme. Quand saurais-je ce que vous voulez de moi ?

—Ce soir, à neuf heures, frappez deux petits coups à cette porte ; j'ouvrirai. Et merci, mon ami ! oh ! merci !

LE TRAVAIL EXPERT



La servante.—Quelles gages payez-vous, madame ?

Madame Smith.—Je paierai libéralement en proportion de ce que vous gagnerez.

La servante.—Je ne travaille pas dans ces petits prix, moi.

PRÉSENCE D'ESPRIT



Eugénie.—N'ayez pas peur, M. Belavance ; le chien n'a pas une dent.

L'amoureux.—Je le sais ; ce n'est rien que pour le faire fâcher.

Elle reprit vivement la bûche de cuivre, et entra dans la maison.

Une main s'abattit sur l'épaule du soldat.

—Le déjeuner attend ! s'écria le bonhomme Bernard. As-tu fini de regarder cette porte, beau langoureux ?

Dire ce que fut cette journée pour Francian serait difficile ; tantôt il se disait que le soir ne viendrait jamais, tantôt qu'il viendrait trop vite ; le désir de savoir ce que Cathelinette avait à lui dire le dévorait, et pourtant il craignait de l'approcher. Ne lui avait-elle pas été toute espérance ?

—Puisqu'elle ne t'aime pas, pourquoi te dévouer à elle ? criait l'orgueil.

—Puisque tu l'aimes, pourquoi ne pas lui être dévoué ? disait l'affection.

Et, à la louange du pauvre sergent, la seconde de ces voix était plus souvent écoutée que la première.

Dans la petite maison de Cathelinette, derrière les giriflées, les verveines et les rideaux blancs, les angoisses n'étaient pas moins grandes. Plus pâle qu'à l'ordinaire, Cathelinette allait et venait dans la chambre, préparant un léger repas pour son père qui reposait, étendu sur son lit. La nuit était enfin venue.

—Bientôt neuf heures ! murmura la jeune femme.

Le malade se souleva sur son lit.

—Vous pensez n'avoir pas fait une imprudence en donnant rendez-vous à ce jeune homme, ma fille ? demanda-t-il.

Cathelinette secoua sa tête, débarrassée du bonnet de dentelle qui cachait la chevelure.

—Mon père, Francian est loyal, j'en suis sûre !

—Dieu vous entende ! d'ailleurs, notre situation est si terrible qu'il faut tout oser !

—Le voilà ! dit la jeune femme qui tressaillit en entendant deux légers coups frappés à la porte d'en bas. Dois-je l'introduire ici, mon père ?

—Faites comme vous l'entendrez, ma fille, je m'en remets à vous !

Cathelinette tremblait en ouvrant la porte, moins, pourtant, que Francian ne tremblait en entrant dans cette maison où elle demeurait.

—Merci d'être venu ! dit-elle tout bas.

—Vous n'avez pas douté de moi, je pense," dit simplement le sergent.

—Besoin de moi ? qui a besoin de moi ?

—Et qui est-ce qui aiderait la citoyenne à remplir ses buyes ? dit railleusement le bonhomme.

Francian allait répliquer, mais un coup d'œil de Cathelinette arrêta les mots sur ses lèvres. Ce coup d'œil désignait Bernard, qui rentrait dans son magasin, à l'appel de plusieurs pratiques.

Le sergent s'était rapproché de la jeune fille.

—Vous venez de dire des mots qui m'ont été au cœur, dit-il d'une voix très émue. Il n'y a que quinze jours que je vous connais, il me semble que je vous ai toujours connue et toujours aimée. Oh ! ne vous éloignez pas de moi ! je ne suis pas de ceux qui croient qu'on peut prendre le cœur d'une jeune fille comme on prend une ville, à l'assaut ! Un cœur comme doit être le vôtre, ça se mérite et ça se gagne ! Si je savais comment m'y prendre pour le gagner !

Cathelinette regarda la loyale figure placée en face d'elle, deux fois elle ouvrit la bouche pour répondre, deux fois elle hésita.

—Citoyen Francian, dit-elle enfin, comme si les mots lui fussent difficiles à prononcer, il n'y a pas qu'une seule façon de donner son cœur à un brave garçon comme vous paraissez l'être. Si ce n'est que de l'amitié qu'il vous faut...

—Ah ! de l'amitié, répéta Francian, ça me dit que vous ne m'aimerez jamais !

Elle ne répondit pas.

—Ça dit même peut-être que vous en aimez un autre ?

Elle inclina la tête.

—Sans doute un de votre pays, un promis ?

Elle fit le même signe.

—Parbleu ! le boulet qui me tuera sera lo bienvenu ! s'écria Francian dans un tel élan de chagrin que deux grosses larmes lui jaillirent des yeux. Il avait beau être soldat de la République, s'être bravement battu à Châtillon et à Montenotte, il n'avait que vingt-cinq ans, le sergent Francian !

Cathelinette regarda de nouveau du côté de la boutique ; le père Bernard était toujours occupé et ne songeait pas à l'observer. Elle mit sa petite main sur le bras du jeune homme.

—Vous me faites beaucoup de peine, Francian ! Ne me croyez pas mauvaise de vous avoir parlé si franchement. Une fille coquette